

ERMEN, titre provisoire de Pascal Tokatlian

DOSSIER COMPLET

JUIN 2006

ERMEN, titre provisoire de Pascal Tokatlian

Sommaire du dossier

- Introduction -----	p.3
- Présentation -----	p.4
- Equipe -----	p.11
- Conditions techniques -----	p.13
- Texte intégral-----	p.17



Théâtre / Musique

Ermen, titre provisoire

Ecrit et joué par **Pascal Tokatlian**
avec **Gaguik Mouradian** au kamantcha

Musique **Gaguik Mouradian**
Lumières **Olivier Oudiou**
Maquillage **Cécile Kretschmar**

« Le travail de Pascal Tokatlian sur Ermen reposait initialement sur les témoignages d'Aram Andonian. Son texte à lui est né à l'Aquarium, dans le rapport étroit et le conflit que le théâtre entretient avec l'histoire et notre présent. Un récit vivant. Une mémoire retrouvée, amplifiée musicalement par la présence de Gaguik Mouradian au Kamantcha. »

Julie Brochen

Une production du Théâtre de l'Aquarium

Contact tournée : Annabelle Delestre, administratrice.
01 43 74 62 50
delestre.theatrelaquarium@wanadoo.fr

Le spectacle sera présenté au Théâtre de l'Aquarium à Paris :

du 25 avril au 23 mai 2007

et en tournée :

à Livry-Gargan, le 2 ou 9 février 2007

à Valence, les 27 et 28 février, 1er et 2 mars 2007

L'Année de l'Arménie en France se déroulera de septembre 2006 à juillet 2007 et sera l'occasion de multiples événements culturels.

Ermen, titre provisoire bénéficie du label attribué par le Commissariat général de l'Année de l'Arménie.



PRÉSENTATION

NOTE D'INTENTION

« Mes souvenirs à partir des leurs »

Chaque être humain veut savoir d'où il vient, qui sont ou qui étaient ceux qui l'ont précédé, pourquoi, s'ils venaient d'un autre pays, ils sont arrivés ici, en France. Une partie de moi est d'origine arménienne, l'autre est italienne. Du côté italien, ces questions ont facilement trouvé des réponses, la principale étant la fuite du fascisme... et puis certains étaient encore là pour me répondre.

Le côté arménien me laisse beaucoup plus d'interrogations.

Certaines personnes de ma famille m'ont raconté comment elles avaient été chassées de chez elles. Il ne faisait aucun doute qu'elles étaient arrivées en France à cause d'un génocide. J'étais à ce moment-là un jeune adulte, et pendant les vingt ans qui ont suivi, je savais qu'une chose m'avait été transmise mais j'ignorais tout d'elle. C'était un mélange d'appartenance à une terre lointaine et une quantité de questions laissées sans réponse. Pourquoi me trouvais-je ici et pas ailleurs ?

Et puis, il y a cinq ans, j'apprends que le spectacle dans lequel je jouais allait être représenté en tournée à Istanbul. J'ai été pris de peur, d'une peur panique que je ne peux pas encore aujourd'hui m'expliquer, celle de me retrouver, alors que le génocide de la population arménienne était encore totalement nié, sur la terre de mes ancêtres qui y avaient été exterminés quatre-vingt ans auparavant. J'étais très étonné, stupéfait, relié par cette peur à une histoire qui me rattrapait. Finalement, nous ne sommes pas partis là-bas.

Quelque temps après j'ai fait la connaissance d'un musicien arménien, Gagouk Mouradian, joueur de kamantcha. Le son si caractéristique de cet instrument, cette musique souterraine que je connaissais sans l'avoir jamais entendue, m'a de façon fulgurante ramené à cette arménité et à cette transmission. Dès lors la nécessité de travailler sur ce sujet est devenue évidente pour moi.

Les premiers textes qui se sont imposés sont des témoignages d'Arméniens rescapés du génocide. Ils ont été consignés par un journaliste Arménien, Aram Andonian, lui-même parti en déportation. Le deuxième texte est mon premier texte, et son impulsion, sa rédaction, sont la tentative de répondre à cette question : « l'Arménie pour toi, c'est quoi ? ». La seule Arménie dont je pouvais parler était celle que j'avais vécue dans ma famille au contact de mes proches. Je me suis mis à écrire une partie de mes souvenirs à partir des leurs.

Ermen, titre provisoire, est une écriture à deux voix, faisant entendre d'une part les voix des déportés et de l'autre celle des générations rescapées résultant de cette immigration forcée. Dans les échos soulevés de l'une aux autres, j'ai cherché le déplacement que suscite le souvenir, lorsqu'il n'est plus accusation, dénonciation ou simple rappel de ce qui a eu lieu, mais se fait l'instrument d'un avenir commun possible.

Pascal Tokatlian

À la source, Aram Andonian

Le 24 avril 1915, à Constantinople, capitale de l'Empire ottoman, 600 notables et intellectuels d'origine arménienne sont arrêtés sur ordre du gouvernement. Aram Andonian est l'un des seuls survivants de cette rafle, qui marque le début de la destruction systématique des Arméniens de Turquie par le pouvoir turc. Sujet ottoman d'origine arménienne, écrivain et journaliste, Andonian est l'auteur de *La Guerre des Balkans*, publié en 1913 à Constantinople.

Entre 1916 et 1919, dans des conditions extrêmement difficiles puisqu'il est lui-même déporté et sans cesse menacé de mort, il se consacre à recueillir les témoignages des déportés des déserts de Syrie et de Mésopotamie. C'est surtout à Alep (en Syrie), où il peut rester dissimulé durant des mois à l'Hôtel Baron, sous la protection des frères Mazlounian, qu'il recueille le plus de matériaux relatifs à l'extermination de ses compatriotes.

De retour à Constantinople en 1919, il publie ses deux œuvres principales : *Le grand crime* (Medz Odjire)⁹, qui constitue la première présentation systématique de témoignages et de documents sur le génocide, et *En ces jours sombres* (Ayn sev orerun), un recueil de six nouvelles inspirées par les atrocités auxquelles il a assisté, écrites directement à l'époque de la déportation, sous les tentes du désert de Syrie. Ces livres font de lui l'un des rares écrivains arméniens à avoir expérimenté le double exercice d'écriture du témoignage et de la fiction.

« Ermen »

« Quand un Arabe voyait un Arménien, il le frappait aussitôt avec un bâton ou avec les fruits mis en vente devant les boutiques. Le terme d'Ermen [=Arménien] avait auprès d'eux une signification particulièrement irrespectueuse et triviale.

Nous ne comprenions pas pourquoi la population manifestait autant de haine à l'égard des Arméniens. Les habitants de Bab considéraient les Ermens avec des yeux si noirs que, bien souvent, même les femmes leur crachaient dessus lorsqu'elles en croisaient sur leur chemin »⁸.

⁸. Bnu/Fonds A. Andonian, *Matériaux pour l'histoire du génocide*, PJ.1/3, liasse 42.

⁹. La traduction française parut avant le texte arménien, en 1920, à Paris, sous le titre *Documents officiels concernant les massacres arméniens*. De même pour la traduction anglaise, parue à Londres en 1920 sous le titre *The Memoirs of Naïm Bey*.

Exilé à Paris, Andonian est chargé, en 1928, de la mise en place de la bibliothèque Nubar¹⁰, dont il devient le premier conservateur et où sont aujourd'hui déposés les témoignages qu'il a recueillis. Ces Matériaux pour l'histoire du génocide ont été en partie traduits de l'arménien et publiés par Raymond Kévorkian dans la Revue d'Histoire arménienne contemporaine en février 1998.

Ce sont des extraits de ces témoignages qui composent la partie historique du texte d'Ermen, titre provisoire.

Ils portent sur une phase spécifique, et peu étudiée, du génocide : les déportations dans les camps de concentration de Syrie et de Mésopotamie. Après avoir exterminé sur place ou réuni en longs convois et déporté vers le Sud les populations arméniennes des provinces orientales de l'Empire durant les mois d'avril, mai et juin 1915, le pouvoir Turc s'attaque, début juillet, à la deuxième phase de son plan : l'expédition dans des camps de concentration en Syrie des Arméniens établis en Thrace, dans l'ouest de l'Asie Mineure et en Cilicie.

Convoyés vers Alep à pied ou dans des wagons à bestiaux, battus, rançonnés, torturés en route, victimes de massacres organisés, ils sont transférés de camps en camps dans le désert de Syrie, sans vivres et sans eau. Les témoignages recueillis par Andonian portent sur les conditions dans lesquelles se sont effectuées les déportations, nous font entrer dans l'univers concentrationnaire des déserts et nous permettent de voir de l'intérieur la vie quotidienne des déportés.

Parmi les 870 000 déportés parvenus dans les déserts de Syrie et de Mésopotamie, on estime à 240 000 le nombre de rescapés à la signature de l'armistice à l'automne 1918, soit 630 000 morts.

Au total, les deux tiers des Arméniens de Turquie, soit environ 1,2 million de personnes, auront péri assassinés entre 1915 et 1916.

Chronologie du génocide¹¹

Depuis le XVI^e siècle l'Arménie est partagée entre l'Empire ottoman et la Perse. L'unité de la société arménienne, éclatée dans l'espace, est assurée par l'Église chrétienne, seule institution légale commune aux Arméniens.

21 mars 1828. La Russie annexe une partie du plateau arménien, notamment les régions d'Erevan et du Nakhitchévan, jusqu'alors sous domination perse. L'Arménie orientale passe sous domination russe. La question des frontières entre Russie et Empire ottoman restera litigieuse jusqu'au XX^e siècle.

24 avril 1877. Déclaration de guerre de la Russie à la Turquie. Victoire des armées tsaristes.

3 mars 1878. Signature du Traité de San Stefano. L'article 16 prévoit l'obligation pour la Sublime Porte de procéder à des réformes dans les provinces arméniennes, soumises à des exactions et à une insécurité de moins en moins supportée par des Arméniens en plein éveil national.

6-13 juillet 1878. Traité de Berlin. Il ne prévoit aucune cession majeure de territoires arméniens à la Russie. L'article 16 est transformé en article 61 qui stipule un simple engagement de la Turquie à procéder à des réformes. Cet article constitue néanmoins la première consécration officielle de la question arménienne.

1894-1896. Face à ces revendications de réformes, terribles répressions et massacres de la minorité arménienne sous domination turque (300 000 victimes). Réactions purement verbales des grandes puissances européennes.

26 août 1896. Prise de la Banque Ottomane par un groupe de révolutionnaires Arméniens afin d'attirer l'attention des grandes puissances sur la situation désastreuse des Arméniens dans l'Empire ottoman. Cette action est suivie d'un massacre à Constantinople le 27 août. Environ 7000 victimes.

1908. Le comité *Union et Progrès*, constitué par les Jeunes Turcs, prend le pouvoir de l'Empire ottoman.

1909. Abandonnant leur programme libéral, les Jeunes Turcs prônent un panturquisme ultra nationaliste.

Du 14 au 25 avril 1909. Massacres d'Arméniens à Adana. Près de 20 000 morts.

En 1914, la population arménienne de l'Empire ottoman est évaluée à 2 100 000 personnes.

2 août 1914. Début de la première guerre mondiale. L'Empire ottoman se range aux côtés de l'Allemagne, contre la France, la Grande-Bretagne et surtout la Russie.

Les Arméniens se trouvent donc répartis entre les belligérants ...

¹⁰. Bibliothèque de l'Union Générale Arménienne de Bienfaisance.

¹¹. Sources : Claire Mouradian, *L'Arménie*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1995. Annie et Jean-Pierre Mahé, *L'Arménie à l'épreuve des siècles*, Paris, Gallimard, coll. « Découvertes », 2005. *Revue d'Histoire Arménienne Contemporaine*, Paris, tome II, 1998.

Prendre la parole

« "Je suis venu pour témoigner de la vérité"— est-ce là de la littérature ? » se demande le narrateur du *Drapeau Anglais* d'Imre Kertész. Comment rendre compte de l'indicible ? Comment dire ? Comment écrire ? Que transmettre ? Fiction ou témoignage ? Récit ou poésie ? Parole ou silence ?

La question s'est posée aux rescapés des grands génocides du siècle, elle se pose aujourd'hui, différemment, pour leurs descendants. Avec une spécificité pour le génocide arménien, qui redouble la difficulté, qui rend plus complexe encore l'émergence de la parole : à la tentative d'élimination d'un peuple — de ses membres, de sa culture, de son histoire — s'ajoute ici l'organisation de l'effacement du crime lui-même.

La négation du crime est l'une des composantes du crime. Nier que ce qui a eu lieu a vraiment eu lieu est une façon de détruire à l'infini les victimes et leurs héritiers.

« Au temps du déni, le présent pour les survivants et les héritiers d'un génocide ne peut plus se composer que d'actes de présentification du passé, c'est-à-dire de répétition de ce passé pour empêcher que ce passé qui a eu lieu ne disparaisse en transformant les morts de ce génocide en des morts n'ayant jamais existé. Des morts dont le deuil est, de ce fait, rendu impossible¹² ».

Ermen, titre provisoire fait entendre la voix de victimes du génocide, et celle de l'un de leurs descendants, né en France. Façon d'accorder aux morts ce qui leur est dû. Façon de rendre la parole aux vivants.

... **Janvier 1915.** L'armée russe envahit l'Asie Mineure. Défaite des troupes turques, qui battent en retraite. Les autorités ottomanes décrètent la démobilisation et le désarmement des Arméniens de Turquie, en prétendant ces derniers coupables d'être favorables aux envahisseurs.

De février à avril 1915. Massacres et exécutions de plusieurs bataillons arméniens de l'armée turque par l'armée turque, en particulier à Zeïtoun.

20 avril 1915. La population de Van, en majeure partie arménienne, se soulève contre ces massacres et proclame un gouvernement arménien autonome. Les autorités turques saisissent ce prétexte pour lancer la destruction de tous les Arméniens de Turquie.

24 avril 1915. Arrestation, déportation et mise à mort de 600 intellectuels et notables arméniens de Constantinople.

Du 27 avril au 19 août 1915. Vagues d'exécutions, de massacres et de déportations des Arméniens des provinces orientales à travers toute la Turquie. Première phase du génocide. Arrestation, torture et exécution sommaire des élites, puis déportation du reste de la population — femmes, enfants, vieillards — parfois massacrée dès la sortie des villes et des villages, le plus souvent traînée vers les déserts de Syrie et d'Iraq, sans eau ni nourriture, à travers des steppes arides ou des sentiers de montagne, déshumanisée par les sévices et les exactions des gendarmes. Viols, mutilations sexuelles, tortures, assassinats sont perpétrés par des prisonniers de droit commun kurdes, tcherkesses et tchéchènes, libérés pour l'occasion. Suicides de familles entières. Les rares survivants parvenant à destination sont transférés d'un camp à l'autre dans le désert, parfois brûlés vifs, le plus souvent tués par la faim, le froid, la maladie, les mauvais traitements. À l'automne 1915, environ 800 000 Arméniens ont été exterminés.

16 mai 1915. Loi du 16 mai, prévoyant l'installation de réfugiés Turcs dans les demeures et sur les terres des Arméniens déportés.

Automne 1915-automne 1916. Deuxième phase du génocide. Massacres et déportations des autres Arméniens de l'Empire, soit ceux de Cilicie et des provinces occidentales, dans les déserts de Syrie et de Mésopotamie. Emmenés par chemins de fer, dans des wagons à bestiaux pour lesquels ils doivent payer, puis acheminés à pied selon les mêmes méthodes que celles employées précédemment. Environ 630 000 morts, dont près de 200 000 massacrés dans les régions de Ras ul-Aïn et de Deir-Zor ...

¹². Hélène Piralien, *Génocide et transmission. Sauver la Mort. Sortir du meurtre*, Paris, Éditions l'Harmattan, 1994.

Mémoire et histoire¹³

Reconnaissance du crime en 1918, justification de celui-ci au nom de la création d'un État national turc à partir de 1923, occultation totale après la deuxième guerre mondiale : l'attitude de l'État turc face au génocide a évolué avec le temps.

On est passé de la négation de l'existence des victimes à la transformation des victimes en bourreaux ; de la minimisation des chiffres à leur relativisation par comparaison avec les victimes turques de la guerre ; de la légitimation par une prétendue insurrection en temps de guerre à une interprétation en termes de conflit intercommunautaire mettant sur le même plan agresseurs et agressés ; de la discréditation des témoins, partiels car chrétiens, à celle des archives occidentales, censées être moins fiables que des archives ottomanes à l'accès soigneusement restreint.

Ce négationnisme n'est pas le fait d'individus mais de l'État turc, qui y a consacré des moyens à la mesure de l'enjeu : centres de recherche, sites internet, services de presse des ambassades, littérature de propagande généreusement distribuée, pressions sur ses alliés de l'OTAN au nom d'intérêts économiques ou stratégiques, lobbying auprès des États et des organisations internationales, pressions sur les éditeurs et les chercheurs.

À cette politique négationniste est venue s'ajouter une polémique sur l'utilisation ou non du mot génocide, polémique réactivée aujourd'hui par la question du recours ou non à ce terme pour d'autres crimes commis à travers l'histoire, et par la tendance récente à légiférer pour trancher d'événements historiques complexes.

Forgé en 1944 par le juriste américain Lemkin pour définir les crimes nazis envers les Juifs et les Tsiganes, le terme génocide est donc, au mieux, taxé d'anachronique par ceux qui refusent son emploi, même si, désignant la destruction intentionnelle d'une nation ou d'un groupe ethnique, il s'applique point par point aux événements de 1915.

... **30 octobre 1918.** Capitulation de l'Empire ottoman face aux Alliés.

Estimation du nombre des victimes du génocide : 1 200 000, les deux tiers de la population arménienne de l'Empire.

Novembre 1918. Fuite des dirigeants Jeunes Turcs. Mehmet VI sera le dernier sultan à diriger la Turquie.

17 octobre 1919. À la Conférence de la Paix à Paris, la Turquie admet explicitement les massacres survenus dans les provinces de l'Est et la responsabilité des dirigeants turcs. Le grand Vizir déclare qu'il s'est produit contre les Arméniens « des méfaits qui font trembler pour toujours la conscience de l'humanité ».

Janvier 1920. Les dirigeants Jeunes Turcs Talaat Pacha, Enver Pacha et Djemal Pacha sont condamnés à mort par contumace par un tribunal turc.

10 août 1920. Signature du Traité de Sèvres. La Turquie admet explicitement la réalité des massacres et déportations et s'engage à procéder à des réparations. La république arménienne, indépendante depuis le 28 mai 1918, est transformée en république socialiste soviétique d'Arménie.

16 mars 1921. Le dirigeant Jeune Turc Talaat Pacha, l'un des principaux responsables du génocide, est assassiné à Berlin, où il s'était réfugié, par Soghomon Tehlirian, un jeune Arménien. Celui-ci sera acquitté par la justice allemande.

Le procès Tehlirian est l'un des derniers actes juridiques reconnaissant le crime. Car la situation se modifie sur le terrain, en Turquie. Un gouvernement nationaliste dissident, constitué à Ankara en 1919 sous la conduite d'un officier, Mustapha Kémal, et visant la préservation de l'intégrité territoriale de la Turquie, entreprend la prise du pouvoir. Nouveaux massacres perpétrés contre les réfugiés arméniens revenus dans leurs foyers. Les survivants sont condamnés à l'exil et à la dispersion.

25 avril 1923. Loi sur « les propriétés abandonnées » qui prévoit la confiscation de tous les biens abandonnés par les Arméniens absents du pays, quels que fussent la date, le motif et les conditions de leur départ.

24 juillet 1923. Au traité de Lausanne, qui remplace le Traité de Sèvres, la Turquie est représentée par le gouvernement nationaliste. Ni l'Arménie ni les Arméniens n'y sont mentionnés.

Octobre 1923. Mustapha Kémal élu président de la république turque.

Depuis 1923, la nouvelle république kémaliste a toujours nié la culpabilité de la Turquie. Se présentant comme un État moderne, laïc, en rupture totale avec l'Empire ottoman, elle s'est bâtie sur le mythe d'une nation turque unitaire, présente en Anatolie depuis l'origine des temps, excluant les Arméniens du passé ottoman.

¹³. Source : Claire Mouradian, *L'Arménie*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1995.

La négation du génocide a été vécue comme une seconde mort par les survivants et leurs descendants. Depuis le cinquantenaire (24 avril 1965), commémoré tant en Arménie soviétique que dans la diaspora, la reconnaissance du génocide par la Turquie et par la communauté internationale est devenue une revendication prioritaire d'une nouvelle génération soucieuse du droit à la mémoire. Le combat s'est déroulé sur le terrain de l'histoire, de l'action diplomatique et de la lutte armée.

En 1995, la Russie a reconnu le génocide arménien. La France a fait de même en 2001. Mais c'est en Turquie que se situe aujourd'hui l'essentiel de l'enjeu. Rappelons que pour avoir affirmé en février 2005 que « trente mille Kurdes et un million d'Arméniens ont été tués en Turquie », l'écrivain turc Orhan Pamuk, tombant sous le coup de l'Article 301 du nouveau code pénal, a été accusé par le tribunal de Sisli « d'insulte délibérée à la nation ».

« Petites » phrases

Déclaration de Talaat Pacha, ministre de l'intérieur du gouvernement turc, le 15 septembre 1915 : « *Le gouvernement a décidé d'exterminer entièrement les Arméniens habitant en Turquie... Sans égard pour les femmes, les enfants, les infirmes, quelque tragique que puissent être les moyens d'extermination, sans écouter les sentiments de la conscience, il faut mettre fin à leur existence* ».

Déclaration d'Adolf Hitler, le 22 août 1939 : « *Notre force doit résider dans notre rapidité et notre brutalité. J'ai donné l'ordre à des unités spéciales de S.S. de se rendre sur le front polonais et de tuer sans pitié hommes, femmes et enfants. Qui parle encore aujourd'hui de l'extermination des Arméniens ?* »

ÉQUIPE

Pascal Tokatlian est comédien, ancien élève du TNB, membre fondateur du Théâtre des Lucioles. Il a joué au théâtre sous la direction de Julie Brochen dans *Le Cadavre vivant* de Tolstoï, de Marc François dans *Cinna* de Corneille, de Didier Georges Gabily dans *Les Juifves* de Robert Garnier, de Matthias Langhoff dans *Richard III* de Shakespeare, de Jacques Lassalle dans *Médée* d'Euripide, de Pierre Vincent dans *Le Malade Imaginaire* de Molière. Au cinéma dans *La Vie moderne* de Laurence Ferreira Barbosa, dans *À mort la mort* de Romain Goupil, dans *Ma Mère* de Christophe Honoré, dans *Novo* de Jean-Pierre Limosin, dans *Le Temps retrouvé* de Raul Ruiz, dans *La Fidélité* d'Andrzej Zulawski.

Ermen, titre provisoire est le premier spectacle dont il est à la fois l'auteur et l'interprète.

Gaguik Mouradian, musicien né en Arménie en 1954, est un grand maître du kamantcha (vièle à pique). Soliste dans les Ensembles Nationaux de Chants et Danses de l'ex-République Soviétique d'Arménie, il se produit en concert dans les républiques de l'ex-URSS mais aussi à Boston, New-York, Los Angeles, San Francisco, Montréal... Il a formé plusieurs ensembles de musique traditionnelle et a révélé la musique des achoughs (troubadours arméniens) au public lors des nombreux concerts donnés en France, où il réside depuis l'an 2000. Il a participé à plusieurs créations musicales et théâtrales mettant en lumière de nouvelles facettes de son art. Son souci constant de transmettre ses connaissances techniques et sa passion pour la musique l'amènent à travailler régulièrement avec les orchestres de musique traditionnelle arménienne. Il anime aussi des sessions de formation à l'Abbaye de Royaumont et s'y produit en concert. Il a collaboré à plusieurs créations musicales et théâtrales, avec des artistes d'horizons différents (Claude Tchamitchian, Serge Tessot-Gay, Julie Brochen ...). Récemment, il s'est produit au Théâtre du Châtelet aux côtés de Xavier Phillips, Jean-Marc Phillips-Varjabedian.

Olivier Oudiou, créateur lumières, a travaillé notamment avec Roland Fichet, Annie Lucas, Stuart Seide, Christophe Reymond, Marie Paule André, Philippe Lanton, Annie Lucas, Stanislas Nordey, Robert Cantarella et Frédérique Lolliée, Véronique Samakh, Alain Weber, Geoffroy Lidv An, Ged Marlon, Gérard Buquet, Jacques Rebotier, Christine Bayle, Isabelle Nanty, Olivier Py, Pierre François Heuclin, Charles Tordjman, Pascal Rambert, Daniel Martin, Jacques Lassalle, Garance et Alain Françon. Pour Julie Brochen, il a créé les lumières du *Décameron des Femmes* d'après Julia Voznesenskaya, *Penthésilée* d'après Kleist, *La cagnotte* de Labiche, *Oncle Vania* de Tchekhov, *Le cadavre vivant* de Tolstoï, *Je ris de me voir si belle ou solos au pluriel* de Charles Gounod et Franck Krawczyk, *Hanjo* de Yukio Mishima.

Cécile Kretschmar, maquilleuse, a travaillé avec de nombreux metteurs en scène, dont Jean-louis Benoit, Philippe Adrien, Klaus-Michael Gruber Ruhrtrienal, Pierre Strosser, Dominique Pitoiset, Jean-Claude Berutti, Jacques Lassalle, Claude Yersin, Jean Lacornerie, Karine Saporta. Dernièrement, elle a collaboré avec Alain Olivier dans *Les félins m'aiment bien*, Charles Tordjman dans *Le retour e Sade*, Nicolas Liotard dans *Ajax*, Hans Peter Klaus dans *Les 7 péchés capitaux*, Marie Vial dans *Le nom sur le bout de la langue*, Guy Freixe dans *Don Juan*, Luc Bondy dans *Viol* et Yannis Kokkos dans *Iphigénie en Tauride*.

CONDITIONS TECHNIQUES

ET FINANCIERES

ERMEN, titre provisoire
de Pascal Tokatlian

Interprétation Pascal Tokatlian et Gaguik Mouradian

<i>FICHE TECHNIQUE</i>

GÉNÉRALITÉS:

De préférence, une salle avec les gradins et le plateau de plain-pied.
Ouverture d'au moins 10 m et, selon l'espace, jauge maximum de 250 personnes.
Arrivée et montage la veille du spectacle. (2 services)
Répétitions / raccords l'après midi (1 service) le jour du spectacle.
++ 4 personnes et transport du décor.
1 comédien
1 musicien
1 régisseur son / video
1 régisseur lumière

LUMIERE :

-Un jeu d'orgue à mémoire 48 Circuits (34 pour le spectacle +lumière salle + Coulisses)
-48 Circuits de 3KW

SOURCES :

- 19 PC 1 KW
- 6 Pars 64 Cp 60
- 3 Pars 64 Cp 61
- 2 Pars 64 Cp 62
- 1 Découpe 2 kw 713 sx
- 4 Découpes 1 kw 614 s
- Découpe 1 kw levron courte
- 1 suspension lampe 500W lumière du jour
- 1 Pince Bol 500W

SON/VIDEO

- 1 Vidéo Projecteur (silencieux)
- 1 Ordinateur pour lire fichiers Vidéo en MPEG
- 1 Câble de liaison : ordinateur (régie)- Vidéo projecteur (milieu plateau)
- 1 carte son et câblages vers Console
- 2 Lecteurs CD
- 1 Console 8 Entrées/2 sorties

DIFFUSION :

Une petite enceinte centrale au sol au centre du dispositif et son amplification (de très bonne qualité !)

ACCESSOIRES ERMEN

- 1 table
- 4 chaises
- 4 assiettes / Fourchettes / couteaux / verres
- 1 malle en tôle
- 1 flight case (pour poser le vidéo projecteur)
- 1 douche de camping
- 1 ciré jaune (la veste)
- 1 paire de bottes
- 1 tabouret
- 1 sot
- 1 serpillière
- 1 serviette
- 1 boîte de craie

TEXTE INTÉGRAL

Pascal TOKATLIAN
4 av du Petit Parc
94300 VINCENNES
Tél :0603042931
pascal.tokatlian@free.fr

ERMEN Titre provisoire

Editions de l'Aquarium

Ecriture Pascal TOKATLIAN

A partir de témoignages* de déportés parus
dans la revue d'Histoire Arménienne Contemporaine

Interprétation

Pascal Tokatlian et Gaguik Mouradian

** Les extraits de témoignage sont en gras dans le texte.*

Arménien. Je suis Arménien d'origine. La première fois que mon oncle Mélik et ma tante Iskui m'ont raconté comment ils s'étaient enfuis de Smyrne, comment ils avaient quitté la Turquie, je devais avoir 18 ans. Ils m'avaient demandé si je voulais savoir comment c'était arrivé, si je voulais savoir pourquoi nous étions en France. Je me souviens encore de la façon dont ils racontaient et qui m'avait frappé, il y avait soixante ans que cela s'était passé, et rien de ce qu'ils avaient vécu n'était oublié. Ils disaient avec une précision incroyable la perte de leurs familles, de leurs amis, de leurs racines, l'humiliation, et tant d'autres choses. Toutes ces histoires qu'il leur était impossible d'écrire, ils ne savaient pas écrire (en français), toutes ces histoires devaient rester intactes dans leur mémoire, ils ne devaient pas oublier ! Ils ne pouvaient pas oublier, leurs bourreaux n'avaient jamais reconnu leur souffrance, cette plaie était encore béante pour eux. Iskui est morte peu de temps après. Félix lui a survécu cinq ans, oui il était devenu Félix à son arrivée à Marseille, quand on lui a demandé son nom pour ses papiers il a dit Mélik, mais on lui a répondu que Félix c'était mieux. Et aussi quand on lui a demandé son âge, il a répondu 20 ans, et comme il avait l'air plus jeune, on a inscrit 15 ans. C'est pour ça que Mélik a travaillé cinq ans de plus pour avoir sa retraite. Je me souviens que Mélik peu de temps avant de mourir, ne voulait pas disparaître, cet homme de 85 ans, malade, refusait l'idée de partir, sans dire pourquoi. Toutes ces histoires sont restées en suspens dans ma mémoire.

Et puis il y a peu de temps, (musique de Gagouk). Cette musique que je n'avais jamais entendue, je la connaissais, elle faisait partie de moi, de ce qui m'a été transmis par ma famille, et par les autres. Aujourd'hui je comprends pourquoi Mélik refusait de partir, il ne voulait pas être le dernier à se souvenir de cette histoire. Cette mémoire n'est pas ce que j'ai vécu mais ce dont j'ai hérité. Mémoire de ma famille et de tout un peuple. A présent je prends la mesure du temps que j'ai traversé, **et le moment est venu de se souvenir et de rendre aux morts ce qui leur est dû.**

Maison

Cet hiver, je suis passé devant la maison de mes grands-parents, sur la grille une pancarte démolition. La sensation physique que j'ai ressentie, ressemblait à celle que l'on éprouve lorsqu'on perd quelqu'un de proche, une sorte d'arrachement, comme si vous étiez amputé d'un organe, se situant plutôt dans la région du ventre, et qui laisserait comme un vide en vous. Je me suis dit qu'il fallait que je garde une trace de cette maison, ce n'était pas possible qu'elle disparaisse à jamais, cet endroit où était inscrite mon enfance ne pouvait pas disparaître. Même si j'y revenais souvent en rêve, je voulais une dernière fois la parcourir, entièrement. Quelques jours plus tard je décidai d'y aller avant que tout ne disparaisse. Après avoir franchi la grille qui donnait sur la rue, j'avais l'impression d'être un intrus dans un lieu qui m'était si familier, chaque pas que je faisais avait une histoire, mon histoire, et pourtant je prenais toutes les précautions pour y entrer. J'ai regardé à travers la verrière pour voir si quelqu'un s'y trouvait, non personne, je me suis dit que si la démolition était imminente les gens étaient déjà partis. Puis j'ai poussé la porte qui menait à la cour, je me souviens que j'ai eu peur de l'ouvrir, pensant que derrière il n'y avait peut-être plus qu'un trou. Non, la cour, la maison tout était là, rien n'avait changé. Par la fenêtre de la salle à manger, celle où j'avais vu pour la dernière fois mon grand-père, j'ai aperçu une enfant d'une dizaine d'années qui était assise sur un canapé. Je voyais à son regard qu'elle se demandait qui j'étais. Je lui ai fait signe, elle a ouvert la fenêtre. Je ne savais pas par quoi commencer, finalement je lui ai demandé si ses parents étaient là ? Sa mère dormait à l'étage, "non ne la réveille pas". Est ce qu'elle savait si la maison allait être détruite ? non elle ne savait pas. C'est à ce moment-là qu'un homme, un ouvrier, est sorti du fond du jardin, où se trouvait l'atelier de mon grand-père. Après m'être présenté, je lui ai demandé si la maison allait être détruite, il me répondit que non, seule la partie du jardin allait devenir un parking. Il me demanda si je voulais voir comment c'était.

Ayran. Le matin du 11 juin 1916 nous sommes réveillés par des gendarmes qui cernent de toutes parts les cabanes où nous dormons. Ils nous tombent dessus, nous rassemblent et nous conduisent devant la maison du gouvernement. Là le représentant de la préfecture s'adresse aux gendarmes : " Mes enfants ! écoutez bien. Ces vipères, ces chiens sont nos véritables ennemis, car leurs responsables entretiennent des relations avec l'Entente et demandent de l'aide à l'Angleterre et à la France. Leur dieu c'est nous. Qu'ils viennent donc et essaient de les arracher de nos mains ". Peu après les gendarmes nous enferment dans une écurie et une heure plus tard nous mettent en route vers Baghtché. En chemin, violence et bastonnade. Nous sommes en route depuis à peine une demi-heure, lorsque le capitaine ordonne aux gendarmes de mettre la baïonnette au canon. Ils exécutent son ordre et commencent à nous insulter en hurlant. Après quoi le capitaine dégaine son revolver, le dirige vers la poitrine d'un jeune homme et le vide sur lui. Le garçon s'écroule sans vie. Les gendarmes commencent à frapper dans tous les sens à coup de sabre et d'épée. Les uns tombent, tués, les autres blessés. Nous, les rescapés, sommes conduits à Fendedjak. Là-bas, les paysans turcs aident les gendarmes avec leurs propres fusils : ils frappent, tuent, pillent. Quand nous arrivons aux abords de Marach, deux cent cinquante des nôtres ont été massacrés. Le capitaine nous ordonne de nous mettre en rang par deux. Nous nous alignons, les gendarmes rechargent leurs fusils et passent derrière nous. Ils s'apprêtent à tirer, lorsqu'un gendarme à cheval arrive et transmet un pli au capitaine. Après l'avoir lu, ce dernier nous dit : " vous alliez être massacrés ici même, mais pour éviter que les microbes émanant de vos cadavres ne provoquent des maladies chez nos enfants turcs, vous allez être expédiés à Mardin et vous y serez massacrés. Que vos protecteurs viennent donc vous sauver ". A Ayntab, ils séparent les malades, près d'une cinquantaine, et poussent les autres vers Mardin. Je suis en bonne santé, mais je parviens à me glisser parmi les malades et les mourants. Le soir venu, ils nous mènent dans un champ à découvert. Quelques jours après des médecins viennent et séparent les morts des vivants. Moi, je me jette habilement parmi les cadavres au moment propice et je fais semblant d'être mort. Vers minuit, je me lève et je fuis. (2)

Deux autres hommes étaient là, ils abattaient les cloisons de la petite usine qui jouxtait le jardin. Le potager et l'atelier de mon grand-père avaient été rasés, à leur place une dalle de béton. Ça m'a fait drôle, c'était comme-ci j'étais face à une vieille photo dont on aurait effacé une partie du paysage. Plus de potager où j'avais si souvent regardé mon grand-père travailler la terre. Plus de puits où enfant j'avais plongé ma tortue Caroline qui bien entendu n'avait jamais refait surface, plus d'atelier qui avait été dans le temps l'usine de chaussures et qui était devenu son atelier où nous bricolions ensemble. Je me souviens que les ouvriers se sont arrêtés de travailler et qu'ils m'écoutaient raconter ce qu'il y avait avant à tel ou tel endroit. En promenant mon regard sur les gravats, je suis tombé sur un vieux lampadaire que je connaissais bien, je leur ai demandé si c'était bien celui qui était fixé à l'angle, oui c'était lui, l'un des ouvriers m'a demandé si je voulais le prendre ? non qu'est ce que j'en aurais fait ? Je les ai remerciés et je suis parti. J'étais triste pour le jardin et l'atelier, mais moins que si la maison avait été complètement démolie. Mon angoisse fut de rêver désormais à la maison amputée de son jardin, dans le rêve que j'en fis par la suite, elle était comme elle a toujours été pour moi, celle de mon enfance.

Trésor

Quand j'étais enfant il y avait une chose que je ne comprenais pas. Il y en avait plusieurs, mais cette maison... Je ne sais pas pourquoi, mais la maison de mon grand-père ne collait pas avec l'image que j'avais de lui, partant travailler le matin sur sa mobylette, avec sa grosse canadienne en cuir noir. Une maison comme ça devait coûter très cher, et son propriétaire ne devait pas avoir besoin de travailler, ou en tout cas pas de ce genre de travail qui nécessitait

une mobylette et une canadienne noire. A la mort de ma grand-mère, mon grand-père était venu habiter quelque temps chez nous. Un soir à table, le ton était monté, la porte d'entrée avait claqué, ce soir-là mon grand-père n'avait pas dormi à la maison. Moi, j'avais vaguement entendu des éclats de voix, nous devions être mercredi et je regardais au salon "l'île au trésor" ou "l'île mystérieuse", avec Omar Sharif, je ne sais plus. J'ai appris beaucoup plus tard que la dispute avait été déclenchée par les questions de mon père à propos du trésor. C'est à peu près à cette époque qu'il me mettait en appétit avec une histoire en me promettant de me la raconter quand je serais plus grand. Il me montrait la chevalière en or qu'il portait à la main droite en me disant : "tu vois cette bague elle vient d'un trésor". J'étais intrigué, mais je me disais que c'était encore une de ses inventions, quel trésor ? Mais bon, la bague existait vraiment, alors ? Après la mort de mon grand-père, mon père me raconta cette histoire. Ma grand-mère, Angèle, qui était italienne, avait quatre sœurs, Olive, Rina, Nina et Elvire. Les maris des deux dernières étaient des maçons, Joseph et Nini. En démolissant une maison mon grand-père et ses deux beaux-frères, avaient découvert un trésor. Je questionnais mon père :

Moi : Alors c'était grâce au trésor que le grand-père a pu acheter cette maison où il a installé la fabrique de chaussures ?

Mon père : Oui !

Moi : Mais au fait ton père il était pas maçon ?

Mon père : Non ! mais à l'époque il n'avait pas de travail, donc il donnait un coup de main à ses beaux-frères.

Moi : Mais pourquoi il allait au travail en mobylette s'il avait un trésor ?

Mon père : C'est parce que les affaires ne marchaient plus.

Moi : Ça a dû être une sacrée descente, quand on voit les photos de la famille à cette époque, les grosses tractions, les fêtes à la maison, tous habillés comme des milords. Ah c'est pour ça que tu disais que tu avais commencé tes devoirs sur un bureau de ministre et que tu les avais terminés sur un tabouret ?

Mon père : Oui c'est pour ça.

Tout devenait limpide pour moi, la grande maison, la bague, la mobylette, la canadienne. Quelques années plus tard, mon cousin m'avait demandé si je connaissais l'histoire du trésor ?

Moi : Oui, je te remercie, il y a longtemps que je suis au courant !

Mais ma réponse ne semblait pas le satisfaire, il me demanda ce que j'en savais. Un peu agacé par ses questions en me disant que j'étais quand même plus au courant que lui des affaires de mon grand-père, je commençais à lui raconter les grandes lignes.

Moi : Mon grand-père et ses deux beaux-frères ont trouvé un trésor....
Il me coupa tout de suite la parole.

Cousin : Donc tu ne sais pas !

Moi : Quoi ?

Cousin : La véritable histoire.

Moi : Bon arrête tes devinettes s'il te plait et dis-moi ce que tu sais.

Cousin : Nini et Joseph ont trouvé en abattant un mur, un très vieux coffre avec à l'intérieur des louis d'or et quelques bijoux.

Moi : Oui je sais ça, puisque mon grand-père était avec eux.

Cousin : Non il n'était pas là.

Moi : Qu'est ce que tu racontes, alors comment il aurait pu s'acheter cette maison ?

Cousin : C'est bien le problème. Quand Nini et Joseph sont retournés en Italie, avec une partie du trésor, ils ont confié l'autre à ton grand-père pour qu'il la garde mais quand ils sont revenus, l'argent avait été dépensé pour acheter la maison.

Moi : Ha bon ? Et comment tu sais ça toi ?

Cousin : Dans la famille tout le monde le sait.

Effectivement c'était une autre version de l'histoire du trésor, elle m'avait secoué et j'avais essayé de ne rien en laisser paraître devant mon cousin. Maintenant je comprenais pourquoi quand je repensais à mon grand-père, je le voyais comme un homme seul, passant tout son temps au jardin ou à l'atelier. La solitude dans laquelle il se trouvait n'était plus un trait de son caractère, mais une conséquence du choix qu'il avait fait.

Bab. Nous quittons Akhtérin sur notre char à bœufs le dernier jour de décembre 1915, pour aller à Bab. La pluie est tombée sans arrêt durant plusieurs jours, les routes sont devenues presque impraticables. Nous avançons dans une boue épaisse, au milieu d'un convoi conduit par un militaire, et soumis aux attaques des pillards. Nous arrivons en ville après le coucher du soleil, puis nous sommes amenés dans un champ situé à une demi-heure de là. Il fait nuit, une obscurité terrifiante et ahurissante qui n'est perturbée que par les assauts du froid qui nous transite littéralement. Dans un état proche de la folie, nous nous arrêtons pour dresser notre tente. Après avoir mangé un petit quelque chose, nos yeux et nos corps épuisés sombrent jusqu'à l'aube, ils se réveillent le lendemain pour fêter le 1^{er} janvier 1916, puis Noël. Il faut dire que Bab est un centre de déportation et un camp de concentration. Le camp est établi dans une vaste plaine, les tentes baignent dans l'eau et la neige. Elles sont dressées en rangs très serrés, parce que les vols sont courants. Ainsi, tandis que le gardien est encore à l'autre bout, affirmant que tout est en ordre, tu peux voir de la tente d'à côté qu'on va jusqu'à voler les couvertures des malades. Une telle promiscuité provoque une extrême saleté, aggravée par la proximité des lieux d'aisance. Il nous est impossible de nous défaire des poux. On peut se laver à l'eau froide tant qu'on veut, il n'y a rien à faire, parce que le commandant du camp et les gardiens arméniens prennent toutes nos affaires et les jettent dans la boue, on ne peut plus garder propres nos matelas, nos vêtements. J'y suis resté trois mois. Le jour de notre départ, le sous-préfet de Bab, dont je ne me rappelle pas le nom, accompagné des notables, a fait cette déclaration aux habitants : « J'ai appris que certains d'entre vous accueillent des Arméniens dans leurs maisons. Votre comportement va à l'encontre des efforts du gouvernement. J'exige donc au nom de la patrie, que vous renonciez à garder chez vous des infidèles. Oh Arabes, sachez qu'aucun d'entre eux, et pas même un poulet, ne doit rester en vie, car ils pourraient se venger, personne ne doit cacher quelqu'un ». Oui !le sous-préfet parlait juste, mais à cette époque ce n'est pas la vengeance qui nous anime car le plus commun des sentiments est éteint en nous et nous prenons la route tête basse vers Meskéné (3)

C'est aussi

L'Arménie pour moi c'est aussi le Bastourma, une viande de bœuf séché enrobée d'une épice rouge à base de Paprika, d'ail et d'un autre ingrédient, mais je peux pas le dire c'est un secret. C'est très bon, y a juste un petit inconvénient, quand tu en manges après ça sent le bastourma sous tes aisselles pendant trois jours. Il y a aussi le Soudjouk, une saucisse de bœuf de couleur noire avec encore de l'ail, mais ça ne sent pas sous les bras. Qu'est ce qu'il y a d'autre ? ah oui, le beurék, c'est comme un chausson feuilleté avec du fromage dedans, les feuilles de vignes et puis il y a aussi le tarama, je vais vous donner la recette. Vous prenez une poche d'œufs de cabillaud fumés, vous sortez les œufs de la poche avec une cuillère, vous les mettez dans un saladier avec un jus de citron vous mélangez bien, puis vous trempez une tranche de pain de mie dans du lait, bien trempé, vous découpez le contour de la tranche parce que sinon ça fait des grains marron et c'est pas esthétique, vous mélangez bien, puis vous incorporez un jaune d'œuf, vous le mélangez, ensuite vous montez le tarama avec de l'huile comme une mayonnaise et voilà.

Il y a aussi le moulin à café, qui moud extrêmement fin, d'ailleurs c'est un test, si tu as encore envie de boire un café après l'avoir moulu, c'est que tu as vraiment envie d'un café. Quelquefois j'ai vu ma tante Iskui lire dans le marc de café, mais tout le monde disait qu'elle

racontait n'importe quoi.

Mais dans cette nouvelle version, il y avait des incohérences, des choses que je ne comprenais pas, je suis donc allé voir Rosette la fille de Nini, qui m'a raconté comment ça s'était passé. Son père et son oncle Joseph ont découvert en perçant le plafond d'une vieille maison, une cache de louis d'or, ils racontaient qu'il y en avait tellement que les pièces tombaient sans arrêt, comme une cascade. **Ne sachant pas bien ce que c'est, ils remplissent leurs poches de pièces et partent chez un bijoutier pour les faire expertiser. Dans le même temps un autre ouvrier du chantier prend lui aussi des pièces, il pense que c'est des jetons. En prenant le métro pour rentrer chez lui, il met un jeton dans une tirette à cent balles pour ramener des bonbons à ses enfants. Comme la machine se bloque, il demande au chef de station de récupérer son jeton, mais le chef ne veut pas se déplacer. L'ouvrier commence à s'énerver et réussit à amener le chef au distributeur. Un agent de police qui se trouve là par hasard et qui a entendu l'histoire s'approche des deux hommes au moment où le chef décoinçait la pièce de la machine. Le chef va rendre le jeton, mais il le trouve anormalement lourd, après l'avoir examiné de plus près, il lui demande où il l'a trouvé ? L'ouvrier indique l'adresse en disant qu'il y a beaucoup de jetons là-bas.**

Quand Joseph et Nini sortent de chez le bijoutier, ils retournent directement sur les lieux, mais tout le quartier est ceinturé par la police. De retour chez lui, Nini a peur que la police le retrouve, il confie une partie du trésor à mon grand-père, Joseph lui, garde son sang froid et sa part. En 1940, les Allemands arrivent à Paris, au cours d'une rafle Nini est arrêté et gardé deux mois dans un camp à Compiègne. Nina, sa femme se démène pour le faire sortir, elle y parvient avec l'aide d'un haut responsable du clergé. Seulement quand il sort, le commandant allemand, furieux, lui jure qu'il n'en a pas fini avec lui. Pris de panique, Nini décide de fuir en Italie avec sa famille. Avant de partir il vient récupérer son argent, mais mon grand-père ne veut pas lui rendre, il a déjà dans l'idée d'acheter la maison. Fou de colère et n'ayant aucun recours pour récupérer l'argent, Nini achète un revolver et décide de le tuer. Si aucun malheur n'est arrivé, c'est parce que ma grand-mère et ses sœurs ont ramené leurs maris à la raison et aussi parce que c'étaient elles qui commandaient. Moi, je n'ai jamais porté de jugement moral sur cette histoire, je n'excuse pas l'attitude de mon grand-père, mais je peux la comprendre, quand on arrive de nulle part, sans racines, sans identité, l'envie de s'en sortir est peut-être plus forte que tout. J'ai toujours eu beaucoup d'admiration pour la famille de ma grand-mère qui n'a rien fait porter aux descendants, pour eux finalement l'argent passait au second plan. Jusqu'à la fin Nini, Joseph, et mon grand-père se sont vus, bien sûr ce n'était pas le grand amour, mais les liens familiaux n'étaient pas rompus.

J'ai toujours pensé qu'avec la découverte du trésor, une malédiction s'était abattue sur notre famille, c'est idiot, mais c'est ce que je pense. Quand mon père est mort, son frère aîné m'a demandé si je pouvais lui prêter la chevalière du trésor, il me la rendrait le jour de son départ, je me suis toujours dit que ce jour venu, je ferais disparaître cette bague.

Deir-Zor. Le 14 août 1915, un convoi de femmes et de jeunes filles originaires de Kharpout arrive à Deir-Zor. Installées hors de la ville, sur la rive occidentale de l'Euphrate, elles sont abandonnées sans aucune protection. Aucun bruit ou mouvement. Elles sont toutes comme momifiées sur le sable brûlant. Celles qui vivent encore demandent un peu d'eau. Elles sont entièrement nues. Leur visage est dissimulé sous une chevelure recouverte d'une épaisse couche de poussière durcie, seuls deux éclairs sur le point de s'éteindre brillent dans deux orbites profondes et osseuses. Leurs bustes brûlés et squelettiques prouvent qu'elles sont condamnées à vivre ainsi depuis un bon moment. Elles marchent dans des déserts inhabités depuis trois mois. Le lendemain, leur procession passe par la vaste rue du marché, elles avancent en rangs serrés, sous l'œil indifférent des habitants. (□)

Rakka la situation des enfants orphelins est la plus pitoyable et la plus déchirante : ils sont

privés de tous soins de tendresse maternelle à moitiés nus les mains et les pieds couverts de crasse le visage inondé de plaies noires la démarche vacillante et lente ils traînent dans le marché les rues ou les places ils n'ont rien à manger leurs yeux toujours fixés vers le sol ils se courbent à la recherche d'une miette d'un grain de raisin sec ou de datte dès qu'ils en aperçoivent ils se jettent dessus les ramassent et les mettent dans leur bouche ils se fourrent dans les jupes des femmes qui font la queue devant les magasins des boulangers suppliant pour avoir un morceau de pain souvent ils s'étendent à terre dans le froid et la pluie grelottant et gémissant et d'une voix faible leurs bouches entonnent le même refrain : « j'ai faim » mais les yeux de tous se sont accoutumés à ce spectacle tout cela est devenu habituel les passants ne font même plus attention à eux chacun s'occupe de ses affaires (7)

Gérard

Le frère de mon père m'a toujours fait penser à un acteur, un mélange de Gabin, Ventura. Je me suis toujours demandé s'il avait voulu leur ressembler ou si c'était un hasard. Quand il était plus jeune il était chauffeur de taxi, il travaillait la nuit. Il m'avait raconté, qu'à cette époque, les années cinquante, il avait connu Jo Attia, que souvent Attia faisait appel à lui pour ses déplacements. Attia c'était un gangster célèbre. Pendant la seconde guerre mondiale beaucoup de ses collègues avaient trafiqué avec la gestapo, mais lui il était rentré dans la résistance il avait même été déporté. Mon oncle m'a dit que leurs relations s'étaient arrêtées le jour où Attia lui avait demandé une course un peu particulière et qu'il avait refusé. Après Gérard est devenu conducteur d'engins, bulldozer, grue, pelleuse, etc, il a même creusé le trou des halles, mais bon il était pas tout seul....Il était aussi plusieurs fois dans l'année, organisateur de match de boxes et de catch, pas le catch bidon de maintenant, ou les types font tellement de cinéma qu'on n'y croit pas, non le catch d'avant avec de vrais lutteurs, Guy Mercier, le petit prince, le catcheur masqué, René Ben Chémoul, Walter Bordes. Mon père faisait aussi parti de l'organisation, il tenait la buvette, il s'occupait des casses croûte, et des gars qui avaient abusé de la buvette, mais généralement ça se passait bien Un samedi après-midi, jour de gala, j'étais à la salle des fêtes de Romainville avec mon oncle qui préparait la réunion du soir, est arrivé Guy Mercier qui était

celui que je préférais, c'était le bon, il a dit bonjour à tout le monde, puis le catcheur masqué est arrivé, il était habillé en costume de ville, mais il avait déjà sa cagoule il a dit bonjour à personne, en passant devant nous, je crois même qu'il a grogné, un peu comme un ours et il est allé directement aux vestiaires. Il paraît qu'ils étaient ennemis pour de bon. Il était pas du tout sympathique.. Le premier match a commencé vers 21 heures, mon oncle m'avait demandé de monter sur le ring pour offrir des fleurs à des catcheurs lilliputiens, j'avais huit ans et ils étaient aussi grands que moi. C'est ma petite sœur qui devait remettre le bouquet mais elle s'était dégonflée au dernier moment. Puis mon oncle a annoncé dans le micro, le match Guy Mercier contre l'homme masqué. Guy est entré, oui je dis Guy parce que dans l'après-midi nous avions sympathisé, tout le public était pour lui. Ensuite le catcheur masqué a fait son entrée et là ce n'était plus la même, des sifflets, des houhous, des pas beau. Faut dire aussi qu'il foutait les jetons avec sa cagoule, on aurait dit un bourreau, il ne lui manquait plus que la hache. Quand il est monté sur le ring, il s'est mis à haranguer la foule, il la provoquait, mais pas avec des mots, avec les mêmes cris d'ours que dans l'après-midi, je me suis dit qu'il savait peut-être pas parler. Le match était déjà bien engagé en faveur de Guy, quand le catcheur masqué a protesté auprès de l'arbitre, en lui disant que dans son coin le ring n'était pas réglementaire, l'arbitre va voir le coin, Guy se met dans le sien, et voilà que le catcheur masqué en profite pour le frapper par derrière, il s'écroule. Le public furieux, hurle sur l'arbitre pour le prévenir de l'injustice, mais à chaque fois qu'il se retourne, l'agresseur se met devant lui et cache Guy. La salle se déverse de plus en plus sur le voyou et l'arbitre, elle se demande s'ils ne sont pas de mèche, pendant tout ce temps Guy a essayé de se relever en s'accrochant aux cordes, mais à

chaque fois l'autre l'a refait tomber avec un coup à la nuque. Et puis l'arbitre et le masqué ont commencé à s'engueuler, ce qui a laissé plus de temps à Guy, il s'est remis sur ses jambes, tout le public le soutenait, ce qui était bizarre ce que les deux autres semblaient ne pas entendre les encouragements, ils devaient être trop occupés à se disputer. Quand Guy a chopé le masqué, il lui a fait visiter les quatre coins du ring de haut en bas, il a même failli lui enlever la cagoule, mais il a pas réussi, en tout cas il a remporté le match. Pendant longtemps j'ai cru que c'était des vrais combats et puis un jour Gérard m'a dit : "je peux faire gagner celui que tu veux " Là, ça m'a un peu cassé mes illusions. Je me suis totalement désintéressé du catch. Je n'y suis plus jamais retourné et d'ailleurs ça devait être le dernier gala que mon oncle a organisé.

Flamenco

En août 71, mon père, ma mère, ma sœur et moi, sommes partis camper à Hendaye. Nous avons été invités par les collègues de travail de mon père qui y allaient chaque année. Au camping

Eskualduna, nous formions un groupe de quatre familles, nous, la famille de Claude, de Rémi, plus celle du beau-frère de Rémi, Roger qui avait un fils, Marc. Tous les jours la pluie nous empêchait de profiter des joies du camping, d'ailleurs depuis ce temps-là j'ai horreur du camping. Puisqu'il pleuvait, nous partions nous promener en Espagne, à Irun ou San Sébastien. J'aimais beaucoup la voiture que nous avions à l'époque, une coccinelle blanche, ceci dit c'est très bruyant, comme le moteur est à l'arrière et puis la suspension est vraiment très dure, la rigueur allemande... (temps) qu'est ce que je racontais... Ah oui donc nous allions en Espagne pour ramener de l'alcool, les prix étaient vraiment très avantageux, mais bon on y allait pas que pour ça, c'était aussi pour visiter. Un jour à San Sébastien nous avons été surpris par la pluie, nous nous étions abrités avec d'autres personnes dans un immeuble en construction. Sur le mur du trottoir d'en face était écrite à la peinture rouge une phrase en espagnol que j'étais fier d'arriver à lire, c'est pour cela que je l'ai crié très fort : "Franco assassino !" c'est à ce moment là que la main de mon père s'est écrasée contre ma bouche, en même temps les gens me regardaient comme si j'avais fait une énorme bêtise, mais moi je ne savais pas laquelle. Je n'avais pas compris et j'étais un peu choqué, parce que ça avait l'air sérieux. Je crois que ce qui m'avait le plus impressionné c'était la peur que j'avais vue chez ces adultes. Ceci dit ils ne m'ont pas disputé, je ne pouvais pas savoir.

Chaque jour les orages étaient de plus en plus violents, nous étions contraints de rester sous les auvents, et puis aussi on en avait un peu marre de se promener en Espagne sous la pluie. Marc avait seize ans, Marc le fils de Roger, le beau-frère de Rémi, le copain de Claude, il jouait avec beaucoup de talent de la guitare et plus particulièrement du flamenco. Pendant que Marc jouait, les autres se racontaient des bêtises, buvaient, riaient. Un jour mon père dit à Marc, ce soir je chante le flamenco. Ses copains ont commencé à le charrier, en lui demandant s'il savait chanter, l'un d'eux l'a même affublé du nom de Manitas de Platas. Non ! il n'avait jamais chanté le flamenco. Moi-même je me demandai ce que mon père allait encore inventer, je l'avais vu faire pas mal d'extravagances, mais ça jamais. Au moment de nous séparer pour aller dîner, mon père donna rendez-vous après manger devant notre tente. Je revois les autres regagner leur toile en se marrant, le soleil s'était couché, la nuit n'était pas encore tombée, la couleur du ciel était d'un gris foncé ajoutant un surcroît d'humidité, mais bon la pluie s'était arrêtée.

Vers 21h30, tous les copains étaient là. Face à eux Marc et mon père installés sous l'auvent de notre tente, c'était comme une petite scène. Marc commença à jouer, une sorte d'introduction, mon père se tenait debout près de lui, très inspiré, il rythmait la musique en tapant dans ses mains, ses copains étaient pliés. Puis Marc regarda mon père, c'était le signal, et là il commença à chanter, ce chant était indescriptible, une improvisation en français du flamenco selon mon père. Je ne sais plus ce qu'il disait, mais je me rappelle que ses copains étaient stupéfaits, ils n'en revenaient pas. Par moments ils riaient aux éclats, à d'autres ils étaient

émus. Moi, j'étais comme paralysé, un mélange de honte et d'admiration, c'était comme si je ne reconnaissais pas mon propre père, l'homme qui chantait devant moi je ne l'avais jamais vu. Après une heure, le récital toucha à sa fin, il aurait pu continuer, mais il fallait penser aux voisins. Le lendemain, il faisait beau, nous prenions le petit-déjeuner devant notre tente, quand le voisin d'à côté vint dans notre direction. Mon père dit entre ses dents : "voilà les ennuis qui commencent". Mais plus le voisin s'approchait, plus son sourire s'accentuait, il nous salua en s'excusant de troubler le repas, puis s'adressant à mon père, il lui demanda si le chanteur de flamenco allait revenir et surtout s'il pouvait venir l'écouter avec sa famille. Mon père comprenant que le voisin ne savait pas que c'était lui le chanteur, joua le jeu et lui dit qu'il allait revenir ce soir et qu'ils étaient invités. Moi, le nez dans mon bol de chocolat, je n'en revenais pas, je me disais que mon père allait dire au voisin que c'était lui le Manitas du camping, mais non, rien. Les jours suivants d'autres campeurs ont demandé après le chanteur de flamenco, ils ont tous été conviés à venir l'entendre.

Et c'est ainsi que mon père donna deux ou trois soirs de suite ces 'récitals' de flamenco, devant un public qu'il ne connaissait pas. Il aurait pu continuer, mais nous sommes partis plus tôt que prévu, les orages devenaient de plus en plus violents, la petite rivière qui coulait en contrebas avait débordé, les tentes plantées à côté flottaient dans cinquante centimètre d'eau, à l'intérieur les dame-jeanne ramenées d'Espagne dérivait au milieu des ustensiles de cuisine. Le camping était de plus en plus détrempé, nous sommes rentrés à Paris. C'est plus tard que j'ai compris le flamenco de mon père. Me revenaient à l'esprit les moments les plus drôles de ses chansons, mais ce qui était encore plus persistant, c'était les moments de tristesse, ce qu'à l'époque j'avais pris pour du jeu, m'apparaissait maintenant comme une vraie blessure pour lui, un besoin de crier son chagrin, nous étions en 1971 sa mère était morte depuis un an.

Islahiyé. Nous parvenons à Islahiyé à la fin du mois d'octobre 1915. Le lendemain de notre arrivée, ils viennent pour nous expédier. Ils commencent les violences habituelles et détruisent les tentes. Pour pouvoir rester nous soudoyons les fonctionnaires chargés des expéditions qui s'approchent de nos tentes. Il y a une foule considérable concentrée à Islahiyé. La grande majorité des gens sont pauvres. Huit à dix jours plus tard, ils expédient un convoi, sous l'autorité d'un capitaine de gendarmerie. Cette fois l'argent n'a pas pu modifier les choses, nous devons nous préparer à partir. Nous demandons au capitaine : " combien de temps allons-nous voyager ?", je n'oublierai jamais la réponse qu'il fit : " autant que vos corps le supporteront". Après dix jours passés à Islahiyé, nous sommes mis en route en direction de Katma. Le groupe comprend plus de vingt chars à bœufs, suivis de quelques centaines de marcheurs qui portent leurs effets et pour certains leurs enfants. Après trois heures de route, nous arrivons au pied d'une colline, au moment où s'abat une pluie terrible. Nous commençons à grimper. Ceux qui sont montés sur les chars aident les bœufs pour alléger leurs efforts. Les uns poussent de l'arrière, tandis que les autres s'efforcent de faire tourner les roues, souffrant sang et eau par ce temps glacial. Quant aux marcheurs, ils endurent bien des souffrances pour atteindre le sommet, leur charge devient de plus en plus lourde à cause de la pluie. Beaucoup, notamment les vieillards, parviennent à peine à faire quelques pas, puis glissent vers le bas. D'autres trébuchent. C'est dans des circonstances pénibles de ce genre que l'affection parentale meurt et que des enfants sont abandonnés par leurs parents. Nous en avons rencontré beaucoup en arrivant jusque-là. Certaines personnes de notre convoi ont fait de même et ont allégé ainsi leurs souffrances physiques. En chemin, nous rencontrons beaucoup de cadavres. Nombre d'entre sont déchiquetés par les chiens et les oiseaux de proie. D'autres encore commencent à peine à être dévorés. Nous entendons le bruit des crocs. Après avoir marché durant deux heures, encore sous l'impression terrifiante laissée en nous par ce spectacle, nous arrivons à Tahta Köprü où nous faisons halte pour la nuit. Le sol est trempé et boueux, mais la vie de déportés a fait de nous des gens inventifs : nous allons rapidement à la gare, nous y ramassons des

déchets de bois entassés là, nous les étalons et nous parvenons ainsi à atténuer les effets du froid. Après quoi nous ramassons d'autres morceaux de bois ici et là et les brûlons abondamment. Nous nous rassemblons autour du feu, comme de véritables Tsiganes, nous séchons nos vêtements et réchauffons nos corps. Il fait déjà nuit. Après avoir mangé notre nourriture habituelle, du pilaf ou une soupe, nous nous couchons pour dormir. Au cours de la nuit, nous subissons l'attaque brutale de pillards. Beaucoup d'entre nous sont dévalisés, les tentes pillées, quelques personnes tuées, d'autres blessées. Sur ordre des gendarmes nous nous levons à l'aube, nous chargeons encore une fois les voitures, et nous nous mettons en route. Nous marchons jusqu'à midi, puis nous faisons une halte. Les gendarmes exigent deux livres or par voiture et deux aspres par marcheur. Ceux qui donnent la somme exigée sont alignés au fur et à mesure, tandis que les autres sont battus sans ménagement. Ce genre de taxe est appelé argent d'opportunité. Cette opération dure près de deux heures, puis ils mettent fin à ce jeu, lassés, et le convoi se remet en route. Après avoir marché un bon moment, la nuit commence à tomber. Les gendarmes nous montrent alors Kara-Baba, qui est visible sur l'autre rive, et nous indiquent que nous allons coucher là-bas, mais qu'il faut se dépêcher pour ne pas rester sur la route en pleine nuit. Nous venons à peine d'achever de tendre nos tentes et de nous installer, quand un des gendarmes s'approche, littéralement enragé, et nous dit : " pourquoi vous êtes-vous séparés de vos amis ? pourquoi êtes-vous si pressés de vous installer ? allez, on y va. On va vous amener à Radjo cette nuit". Ils commencent à écrouler les tentes. Tout cela est fait pour obtenir de l'argent. Nous les contentons avec cinq pièces d'or, tout en gardant pour nous le bénéfice de la bastonnade que nous avons reçue. Il fait déjà nuit. Une demi-heure plus tard, des camarades arrivent. Certains restés en arrière ont été dévalisés. Tout ce qu'ils possédaient se résumait à un couchage en laine et une vieille tente, ils se retrouvent à présent totalement sans abri. (5)

Une foule considérable, extirpée d'Osmaniyé à la suite d'attaques sanglantes, est concentrée ici. Je ne sais pas avec précision combien il y a de tentes, mais je les évalue à quinze ou

vingt mille, chiffre que je ne trouve pas exagéré, car je peux affirmer qu'à vue d'homme il est impossible d'observer d'une extrémité à l'autre cet immense camp de tentes. La plupart des gens sont dans la misère. La dysenterie généralisée. C'est pourquoi le nombre de morts est innombrable. La classe la plus déshéritée, des gens entièrement nus, affamés, malades, est séparée des autres et abandonnée dans un coin isolé. L'endroit où ils se trouvent s'appelle l'hôpital. Le sol des tentes abattues, faites de bric et de broc, est jonché de morts et de gens mourants. Beaucoup croupissent dans les excréments, tenaillés par la faim. De toute part l'odeur de la mort règne. Certains utilisent les morts en guise de coussin, d'autres étendent leurs morts sur eux en s'en servant de couverture pour se protéger un peu du froid. Je suis allé là-bas à plusieurs reprises pour y distribuer la soupe. Quel spectacle apocalyptique ! Tels des spectres, ils tournent tous leurs regards vers celui qui fait la distribution, implorent et supplient en pleurant : " cela fait, disent-ils, quinze jours que je suis affamé, je me meurs ". Ils s'arrachent des mains la soupe, d'autres lèchent la soupe tombée par terre. Plus loin, ceux qui n'ont plus la force de s'approcher tentent de crier : " distributeur de soupe, je me meurs, donne-m'en aussi". Ceux qui n'ont pas d'assiette font verser la soupe dans leurs chaussures pourries, d'autres dans un morceau de papier ou dans un bout de ferraille rouillée trouvé par terre. La mort est inéluctable pour ces gens. Les fossoyeurs ne parviennent même plus à enlever les morts de ce seul endroit. (6)

Souvar-Cheddadiyé. Nous avons été expédiés, mon mari, ma fille et moi, en direction

d'Assitché, avec un convoi de près de trois cents familles. Après un jour de voyage, ils séparent du convoi nos maris, les éloignent un peu et les exécutent. Le jour suivant, ils nous mettent en route, les femmes et les enfants, et c'est en marchant sur des cadavres que nous passons à Cheddadiyé, où nous découvrons quelques femmes assoiffées et affamées qui ont échappé à la mort. Parmi elles, je reconnais la femme de mon frère, Yervant, elle tient d'une main un évangile et de l'autre un sabot de cheval qu'elle met au feu pour le manger. Dès qu'elle me voit, elle commence à pleurer et me dit : " Voici trois jours que je survis avec ce sabot de cheval. Mon seul enfant est mort. Je ne souffre pas de sa disparition, mais je pleure parce que j'ai appris que d'autres, en me gardant dans l'ignorance, ont volé son cadavre, l'ont cuit, puis mangé. C'est cela qui me tourmente". Le lendemain, j'ai mis la main sur un morceau de pain. Ce pain, je le donne à ma fille qui pleure de faim. Quand la petite prend le pain dans sa main, elle se met à pleurer en me regardant. Je lui demande pourquoi elle pleure, pourquoi elle ne mange pas son pain ? : "Mère quand tu t'es absentée, cette femme là-bas a tué son enfant et elle est maintenant en train de le cuire pour qu'ils le mangent. Vas-tu faire la même chose avec moi ?". Les yeux pleins de larmes, je la réconforte. Et parvient avec difficulté à lui faire manger le pain. Sur le même lieu, des Arabes amènent du blé et commencent à le vendre pour une livre or la mesure. Malheureusement, lorsque les Tchétchènes apprennent cela, ils commencent à torturer les femmes, en leur disant : " Misérables infidèles, vous avez donc encore de l'argent. Pourquoi ne pas nous avoir demandé de vous ramener du blé ? Dorénavant, vous allez devoir manger des racines". Lorsqu'ils apprennent que quelqu'un avalé des pièces d'or, ils l'éventrent et fouillent tous les intestins. Ces ignominies durent vingt jours, puis ils nous mettent en route en annonçant qu'ils nous renvoient dans nos foyers. Sur le chemin, certains enlèvent les jeunes filles et les femmes les plus belles, tandis que d'autres abattent les traînants en leur reprochant de trop rester en arrière, ou que d'autres encore plantent de petits enfants dans le sol en guise de signalisation. C'est à ce moment précis qu'ils ramènent en charrettes beaucoup de gamins de Meskéné, qu'ils achèvent tous un peu plus loin. Ils les étranglent et les jettent à l'eau, alors qu'ils les amènent de Deir Zor en leur disant qu'ils les transfèrent dans un orphelinat. C'est alors qu'un Tcherkesse me frappe le pied droit. Pour éviter le pire, je cours de toutes mes forces pour ne pas rester à la traîne derrière mes camarades. Enfin, après nous avoir amenées au pied d'une colline, ils nous séparent par petits groupes qu'ils envoient chacun dans une direction. Quand nous voyons les dispositions qu'ils prennent, nous nous réjouissons en pensant que nos souffrances vont prendre fin et que nous allons enfin mourir. Mon groupe est escorté à quelque distance de là, près d'une cavité souterraine dont l'entrée est de la grandeur d'une auberge, et ils commencent à précipiter les gens au fond. J'attends mon tour en tenant la main de ma fille. Il arrive, ils nous poussent. Quand j'ouvre les yeux, je vois qu'un Arabe est venu pour me dépouiller. Je ne suis pas, ainsi que ma fille, en trop mauvais état, car nous sommes tombées sur les cadavres des gens précédemment jetés. Quand je vois le pillard, je lui obéis et je le supplie de mettre fin à ma vie. Mais au lieu de cela, il me donne deux coups à l'épaule et trois aux côtes avec le sabre qu'il tient à la main et il s'en va. Je perd alors connaissance, je n'entends plus qu'une voix : "Mère ! Mère ! où es-tu ? Ne m'as-tu pas dit que tu ne m'abandonneras pas. Pourquoi m'abandonnes-tu ?" C'est la voix de ma fille. Mais je ne suis plus en mesure de l'aider ni par la parole, ni physiquement, et je ne suis pas même capable de lui répondre. Aujourd'hui encore cette voix ne quitte pas mon oreille et me tourmente. J'ai passé quatre jours parmi les cadavres, puis un Arabe est descendu dans le gouffre et a crié : " Femmes, que celles d'entre vous qui sont encore vivantes viennent". Hébétée, j'ai suivi cet homme, avec huit autres femmes. Il m'a emmenée, m'a donné des vêtements et en trois mois je me suis rétablie de mes blessures. J'ai appris que les huit femmes qui étaient venues avec moi avaient été jetées dans l'Euphrate : leurs blessures n'étaient pas guérissables. (7)

Bab. “ Va, avance ! file sur la route ! “. Les voix terrifiantes des gendarmes se font entendre et les barres de fer montent et descendent sur les tentes, tombant le plus souvent sur la tête des malades qui y sont réfugiés et dont beaucoup rendent l’âme dans la terreur. Et sous les coups de crosse de Mauser, les corps cessent de respirer.

“ En avant, avance ! “. Parmi les déportés, la confusion est à son comble, il règne un climat de terreur. Tous sont comme fous. Alors que certains gendarmes torturent les uns en les rouant de coups, d’autres, plus loin, piétinent les malades et les infirmes avec leurs chevaux, tandis que quelques autres poursuivent les femmes les plus belles qui tentent en vain de fuir, elles sont rattrapées et emmenées.

“ En avant ! “. Par endroits, des fumées s’élèvent. Des tentes sont incendiées. Le chef du convoi, enthousiasmé par ce spectacle, dégainé son revolver, vise la foule des déportés et tire. Quelques personnes tombent. La plainte infinie qui s’élève de ces milliers de gens martyrisés est comme un encouragement pour les fonctionnaires chargés du convoi.

“ Debout !“, disent les gendarmes aux moribonds, puis ils les rouent de coups. Des bâtons sans pitié montent et descendent encore un instant sur ces corps sans vie, puis, fatigués ou lassés, cessent de s’abattre. (4)

(1) Extrait du témoignage de Mihran Agahzarian.

(2) Extrait du témoignage de Minas Tilbéian.

(3) Témoignage d’Hovannés Khatchérian.

(4) –(7) Témoignages d’Aram Andonian.

(5-6) Témoignage anonyme, originaire de Banderma.